

l'enfer des coquette : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiègent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, Madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

—Je n'en suis pas encore là, mon père.

—Je le sais, Madame, vous avez trente ans ; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

—Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

—Peut-être, Madame. N'avez-vous donc plus souvenir de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans ?

—Non.

—Votre mémoire est courte Madame.

En la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

—Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt ; ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août ?

—Ce jour-là, pas plus qu'un autre ; j'y restais souvent alors.

—Avez-vous oublié une jeune femme ? ..

—Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

—Cela est une horrible chose pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien ! croyez-vous que vous ne penserez pas à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées ?

—Comment savez-vous cela ? vous êtes donc véritablement sorcier ?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche, néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

—Je sais bien autre chose encore, Madame ; je sais votre orgueil et votre barbarie ; je sais que vous vous jouez du repos des autres, je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles ; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août !

—N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle, en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à annoncer ? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune ; il vous prédira, sans doute, que vous serez perdu.

—Non pas ; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

—C'est assez, mon père ! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina,

—Vous revendrez, Madame ; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot ; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Radstadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule aux pieds des murailles. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie, jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne le perçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence ; depuis si long-temps il ne la cherchait plus ?

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

Vous êtes bien distrait, M. de Hauenzen, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous ? Ne voulez-vous pas me suivre ? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

—Ils sont tous à vos ordres, Madame, vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

La princesse remonta à cheval et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

—Ce fou nous a rendu tristes, mon cher comte, nous allons danser à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il ?

—Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, Madame ?

—Que sais-je ? quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s'imagina qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux ! Mais que nous importe ? Parlons du bal ; sera-t-il travesti ! Nous avons mis qu'une foi nos costumes romains, ils pourraient reparaitre encore.

Le comte se taisait toujours.

—Cela ne vous sourit pas ? Que dites-vous d'une fête vénitienne ? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière ? Cela ferait bien aux torches ?

—Votre volonté, Madame.

—Ou bien un caroussel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes. Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie.

—Allons plutôt au château de Radstadt ?